

Gaetano Salvemini Un mazzinien.

Turin a inauguré, en juillet 1917, un monument à Mazzini. Dans cette Italie où la fureur statuaire est sans égale, un monument de plus n'est pas un événement émouvant. Je note pourtant celui-ci comme un signe des temps. La gloire de Mazzini était un peu périmée.

La guerre lui a rendu une actualité étonnante et j'ai pu suivre les progrès de ce retour à Mazzini. De plus en plus, ceux d'aujourd'hui allaient demander des conseils à l'ancêtre. De plus en plus, ses enseignements étaient répétés avec l'étonnement de les voir s'adapter si exactement aux temps présents. Et presque toujours ceux qui s'en réclamaient étaient de tous, les plus nobles et les plus généreux. En eux resplendissait, comme une flamme et une clarté, ce qu'il y a vraiment de plus pur et de plus élevé dans l'âme italienne contemporaine.

Si j'avais à définir d'un mot Gaetano Salvemini, je dirais qu'il est un mazzinien. Et ce serait, à mon sens, un fort bel éloge. Mazzinien, il l'est à différents titres. D'abord, plus qu'aucun autre Italien, il a étudié la vie et la pensée de Mazzini, et toujours une grande admiration fervente est un signe de similitude entre l'admirateur et l'admiré et agit en désir d'imitation. Ensuite, parce qu'à la différence des nationalistes dont nous étudierons plus loin le réalisme égoïste et sec, il accorde aux forces sentimentales toute leur valeur et ne conçoit l'amour de la patrie qu'en fonction de l'humanité. Mazzinien enfin, par la sévère probité de sa vie publique et son souci constant d'illustrer par des actes ses paroles, de vouloir la réalisation de l'idée préconisée quel que soit le prix qu'il la doive payer.

D'autres, à cause d'une renommée plus retentissante, paraîtront, à un observateur superficiel, peser d'un poids plus lourd dans les balances de l'opinion. Gaetano Salvemini est pourtant un leader. Non seulement parce qu'il s'est beaucoup adressé au peuple et qu'il lui est devenu très cher; mais surtout par l'influence qu'il exerce sur l'élite et sur la jeunesse. Pour nombre de ces jeunes gens à qui incomberont, demain, les grandes tâches nationales, il fut un éducateur, un professeur d'énergie, un conducteur de consciences.

C'est un homme du Midi (!); mais ce méridional prétend ne point se laisser entraîner par son imagination.

Il veut que son idéalisme soit tempéré du sens très précis des réalités. Aussi, dans son oeuvre scientifique, Salvemini a-t-il tenu à appliquer les méthodes du matérialisme historique. Telle fut la base de son enseignement quand, après quelques années de professorat dans les lycées, il fut chargé du cours d'histoire moderne à l'Université de Messine d'abord, puis à l'Université de Pise où il fut nommé après l'épouvantable tremblement de terre de Messine qui le laissa seul vivant de toute sa famille, enfin, à Florence, à la chaire de Pasquale Villari.

Il fut l'un des premiers à appliquer ces méthodes en Italie. Elles lui permirent de donner à ses études d'histoire un accent d'incontestable originalité. C'est à la commune de Florence qu'il se consacra tout d'abord, en deux livres, l'un sur *La dignità cavalleresca nella (sic!) comune di Firenze*, l'autre sur *Magnati e popolani à Firenze*, qui exercèrent une grande influence sur l'historiographie ultérieure. Plus tard, abordant un sujet plus vaste, il sut enfermer en un volume la synthèse des premiers événements de la Révolution française, et l'on s'accorde à reconnaître en son étude l'une des plus frappantes qu'on ait faites sur ce sujet en Italie.

Les recherches sur Mazzini, qu'il entreprit alors, sortent déjà de son oeuvre strictement scientifique. Il y puisa le souci d'une action politique, le désir d'agir, le besoin de s'intéresser directement à la vie collective des hommes et de lui imprimer l'impulsion de sa conscience.

C'est un choix qu'il fit, en étudiant, avec toute l'objectivité d'un savant, la vie du héros romantique. Sans diminuer cette objectivité, il apporta dans son analyse, une chaleur qui en augmentait la force suggestive; et ce fut successivement à la jeunesse de l'apôtre, à sa pensée politique, à son éthique

1 Gaetano Salvemini est né à Molfetta, près de Bari, le 8 septembre 1873. Études universitaires à Florence, 1890-1895; Adhésion au parti socialiste, 1894; Professeur d'écoles secondaires à Palerme, Faenza, Lodi, Florence, 1895-1902. Professeur à l'Université de Messine, 1902-1910. A l'Université de Pise, 1910-1916.

sociale, à ses idées religieuses qu'il appliqua sa ferveur de disciple. Jusqu'ici, il n'a produit que des oeuvres fragmentaires sur Mazzini.

Telles qu'elles sont, elles dépassent les études faites précédemment.

Aussi, la "vie de Mazzini" qu'il entre dans le désir de G. Salvemini de parfaire quelque jour, à l'aide des travaux préparatoires déjà terminés, sera-t-elle à coup sûr une base essentielle de l'histoire de l'Italie moderne.

Cet historien est tout autre chose qu'un chercheur érudit; c'est un passionné qui choisit dans le passé des moments capitaux et des types représentatifs et qui sait les faire revivre et en mettre en valeur toute la véritable originalité.

Il doit à ce don l'influence considérable qu'il a su acquérir sur ses élèves, quand il a extériorisé dans le professorat ses doctrines et ses recherches. Il sent le besoin de faire des prosélytes. C'est un enseigneur né.

Aussi s'est-il préoccupé de toutes les questions qui intéressaient l'enseignement. Il a consacré à l'école italienne le meilleur de ses efforts. Il l'a voulue plus libre, plus moderne, plus puissante.

Dans un livre écrit en collaboration avec M. Galetti, il a su présenter tout un programme organique de transformation de l'enseignement secondaire. En même temps, il contribuait, par sa propagande et ses initiatives, à la fondation de la Fédération des professeurs d'écoles moyennes et à la conquête du statut juridique et économique du personnel enseignant.

Belle figure de penseur, d'universitaire, qui a su se faire homme d'action et soldat quand sa pensée devait trouver dans l'agora ou sur le champ de bataille, sa réalisation définitive. Il est de ceux qui, comme le disait de Mazzini, Malvina von Meysenburg "s'objectivent dans leur vie, qui est la mise en action de leur pensée. Ce sont eux, les personnages tragiques du poète, qui acceptent la plus grande douleur pour accomplir le plus noble idéal".

Je me souviens d'un soir, dans la petite ville d'Assise où j'eus la joie d'entendre parler Salvemini. Son éloquence a quelque chose d'emporté et de violent en quoi l'on sent toute la tension d'un être. Il ne se soucie ni de la phrase, ni de l'image. Il n'orne point sa pensée de subtiles guirlandes verbales, mais laisse jaillir son émotion, sans retenue, avec la puissance de ceux qui ne se disciplinent point et sont portés par leur passion, plutôt qu'ils ne la portent. Que de force convaincante dans cette parole un peu dure, éclatante de sincérité et de foi, qui semblait l'expression même de la loyauté et de la générosité populaire!

Et comme il était loin de tout machiavélisme, cet homme qui, après avoir parlé, retombait blême, ainsi que ceux que frappe une grande colère ou un grand malheur!

C'est la même passion, mais tempérée par le calme du cabinet de travail, qu'on retrouve dans ses articles.

Pour répandre ses idées, il a su être l'un des plus brillants et des plus profonds parmi les journalistes d'Italie - et l'Italie en compte beaucoup d'excellents.

D'abord dans l'*Avanti!*, puis dans la *Critica sociale*, Salvemini mena la rude bataille des bonnes idées.

Mais, dans le cadre trop dessiné d'un périodique de parti, son indépendante pensée était à l'étroit. En décembre 1911, il fondait à Florence - reprenant son titre à Mazzini lui-même - un hebdomadaire: l'*Unità*.

L'influence de ce journal fut grande. Et il est assez curieux de constater que, si l'on veut étudier en Italie les courants directeurs les plus importants, ce soit, non aux quotidiens ou aux grosses revues, qu'il faille s'en référer, mais à ces périodiques que l'actualité brûle, et par lesquels la jeunesse imprime au pays des impulsions.

C'est le *Marzocco*, le *Leonardo*, *La Voce*, à Florence, qui apporteront à l'attention du studieux de demain les plus robustes fleurs du printemps italien.

Et certes, dans l'*Unità*, il sera sûr de trouver une riche moisson. Nulle école de culture spirituelle ne fut plus généreuse et plus déterminante. Nulle chaire de discussion ne fut plus librement ouverte à tous les grands problèmes nationaux et internationaux. C'est l'avant-garde même de la jeune Italie qui cherchait là son mot d'ordre.

Elle y découvrait avec des idées, un grand exemple: celui du désintéressement Salvemini ne fut jamais l'homme qui défend une cause avec l'arrière-pensée de trouver un intérêt dans sa réalisation. Une idée réalisée dans un fait, d'autres idées le requéraient. Il se jeta passionnément à leur défense, assumant ainsi, de lutte en lutte, le rôle ardu de conduire l'Italie à ses plus grands destins. C'est l'un de ceux qui ont élevé le plus haut et qui porteront le plus loin l'héritage lumineux que Mazzini a laissé à sa jeune patrie ... *Quasi cursores lampada trahunt ...*

L'homme politique.

Mais c'était dans la politique que Salvemini devait donner toute sa mesure. Son origine l'y prédisposait, car la vie politique est, dans le Midi, très puissante et très active, s'il lui arrive souvent de se rapetisser en conflits d'intérêts locaux et en étroites disputes personnelles.

En 1894, il entra dans le parti socialiste, qui lui paraissait le plus apte à satisfaire des désirs de justice collective.

Il y resta pendant la plus dure des périodes qu'ait traversées ce parti. Mais en 1911, il fut amené à s'en séparer avec quelque éclat.

C'était l'époque de l'entreprise libyenne. Rien ne lui parut plus contraire aux intérêts de la démocratie que cette campagne en laquelle prenait forme l'impérialisme italien. La plupart des démocrates partagèrent sa conviction. On se fût donc attendu à voir le parti socialiste italien prendre des mesures pour prévenir cette entreprise. Il n'en fut rien. Les chefs mêmes du socialisme officiel, non seulement furent incapables d'une action sérieuse pour empêcher la guerre, mais une fois cette guerre déclarée, ils la tolérèrent sans protestation suffisante et ne surent s'opposer à aucune des fautes qui furent accumulées au cours de cette campagne, si bien que leur conduite apparut en somme comme un appui au gouvernement. Comme le président du conseil, Giolitti, dans la même année où il déclenchait une guerre antidémocratique, accordait à la démocratie la satisfaction du suffrage universel, la passivité du parti socialiste officiel attesta une coalition étrange d'intérêts opposés.

Cette singulière entente socialo-giolittienne, évidente, bien que non formulée, pour la guerre coloniale, s'est retrouvée quelques années plus tard, contre la guerre à l'impérialisme allemand. Ainsi que d'autres esprits très sincèrement socialistes, mais ne pouvant se résigner aux imprévus du socialisme parlementaire, G. Salvemini quitta le parti. Il assumait l'attitude d'indépendance qui convenait le plus exactement à son caractère. Dans toutes les questions qui se présentèrent, il prit nettement position, promouvant des solutions toujours inspirées d'un haut sentiment démocratique, mais extérieures à toute décision de groupement politique.

Nous trouvons son nom, parmi ceux des signataires d'une lettre aux électeurs de Gallipoli, en mars 1915, pour recommander la candidature de M. de Viti di Marco. A cette occasion, se réunirent des hommes qui, dans les domaines de la pensée et de la politique, sont sans grande parenté: MM. Barzilai, Bissolati, Giretti, Prezzolini; mais tous ont orienté leur action dans un sens démocratique et leur patronage a pu s'accorder sur un nom ne qui, tel M. de Viti di Marco, s'est fait l'apôtre du libre échange et des réformes douanières et qui, (dès les premiers jours de la guerre européenne, s'affirma partisan du droit des peuples et du principe des nationalités. G. Salvemini a beaucoup de traits communs avec un semblable esprit. Radical de sentiment et de conviction, lui aussi, il est un de ces hommes qui ne peuvent s'accommoder des cadres, mais dont l'attention s'étend à tous les domaines d'action pratiquement réformatrice. En signant ce manifeste, G. Salvemini s'est défini lui-même.

Il a adhéré à l'argumentation de M. de Viti di Marco, signalant l'indifférence du parti socialiste en matière de questions douanières et de répartition d'impôts. Selon eux, le parti socialiste, représentant plutôt une clientèle politique que la masse du prolétariat elle-même, se serait rencontré avec la clientèle giolittienne d'industriels et d'affaristes dans un égal désir de privilèges, tantôt socialistes et tantôt bourgeois; les lois sociales utiles aux seuls ouvriers de l'industrie, obtenues par une sorte de réciproque complaisance, ne sont point, d'après eux des lois réellement démocratiques, car elles font peser sur la majorité du peuple et notamment sur les agriculteurs du Midi, les dépenses nécessitées par les privilèges accordés à la minorité.

A un tel homme, la probité politique apparaît naturellement comme la plus haute vertu, parce qu'il la considère comme l'indice et comme la cause d'une parfaite santé sociale. Sous le régime de Giolitti, tel que je l'ai exposé dans une précédente étude, il devait trouver matière à vive indignation. Aussi s'éleva-t-il avec une violence catilinaire contre l'organisation de la corruption des fonctionnaires et des collèges électoraux. La fougue latine de son *Ministro della Malavita* n'a pas peu contribué à créer, autour de la politique giolittienne, cette atmosphère de répugnance et de mépris qui a trouvé, dans l'opinion italienne, de si virulentes expressions, en mai 1915 et depuis. Salvemini posa deux fois sa candidature aux élections politiques. Mais il le fit, moins dans le but d'obtenir un succès électoral que de combattre les forces immorales de cette politique, dans l'arène même où elles régnaient. En 1911, il se présenta au collège d'Abano, près de Rome. Et il se retira parce qu'il s'aperçut que ses amis allaient commettre en sa faveur des illégalités. En 1913, il choisit le collège de Molfetta et de Bitonto, dans les Pouilles, où il était né. Il y fut le candidat des matelots, des paysans, des ouvriers, contre les bourgeois et les prêtres, soutenus par une police complice, et par le gouvernement. Giolitti n'avait pas craint de protéger contre lui, par hostilité personnelle, l'ancien député républicain de Molfetta.

Ces deux collèges furent le théâtre d'une lutte épique entre cet honnête homme solitaire et les cliques gouvernementales locales.

L'influence de ces cliques est assez nettement marquée par les résultats suivants. A Bitonto, aux élections politiques d'octobre 1913, G. Salvemini obtint 12 voix.

Aux élections départementales qui eurent lieu après la chute de Giolitti, il obtint, du même corps électoral, 3.300 voix. A Molfetta où, malgré les menées giolittiennes, environ 2.400 de ses électeurs avaient réussi à voter en 1913, il obtint, en juillet 1914, aux élections départementales, plus de 4.500 voix.

Mais elle l'est davantage par les détails même de l'élection. Dans le Midi, les compétitions politiques entraînent souvent à des violences passionnées et à des rixes sanglantes. Pendant la campagne électorale du candidat de Molfetta, elles atteignirent une culminance d'exaspération qui alla même jusqu'à la tentative d'assassinat! Salvemini tint courageusement tête à ses ennemis et s'il échoua, il obtint un résultat plus sérieux encore, peut-être, qu'une élection. La presse d'Italie tout entière s'occupa des bagarres des Pouilles. Tous les journaux honnêtes, avec le *Corriere della Sera*, organe conservateur, à leur tête, stigmatisèrent les procédés électoraux des adversaires de Salvemini, ébranlant ainsi dans ses fondements la force du dictateur Giolitti.

Fidèle aux postulats démocratiques, Salvemini assumait la défense de la masse des consommateurs italiens, en matière de politique douanière. Lutte pénible, dans un pays où les groupes protectionnistes sont puissamment organisés et où chacun dispose d'une presse active et habile. Il fit la guerre, avec un vif acharnement, aux coalitions industrielles et financières, à celles des cotonniers, des sidérurgistes, des sucriers et des marchands de grains, réclamant l'ouverture des frontières aux produits étrangers et l'introduction de principes libéraux dans la conclusion des traités de commerce.

Salvemini e la question du Midi.

Les membres actifs des organisations socialistes italiennes se recrutent surtout dans le prolétariat industriel.

Le socialisme agricole est beaucoup moins puissant et moins représenté. Or, l'Italie industrielle est surtout l'Italie du Nord, le Piémont, la Lombardie et Ligurie, - tandis que l'Italie du Midi est peuplée de travailleurs des champs. A la conception de Salvemini se rattache donc, soit directement, soit par un rapport d'effet à cause, la grave "question du Midi".

C'est une question très ancienne; elle est presque née en même temps que l'Italie, car elle tire sa source de la constitution même de la péninsule, tant au point de vue géographique qu'au point de vue ethnique. Deux races, deux pays, avec des intérêts différents, des lignes commerciales divergentes, des activités, des productions naturelles et industrielles en opposition.

Mais deux races et deux pays unis par la tenace volonté de vivre en commun et de fortifier cette Italie qu'ils ont constituée de leurs efforts collectifs.

C'est aussi une question complexe, car il s'y est mêlé, depuis une quinzaine d'années surtout, un élément bien fait pour l'exaspérer et la compliquer: la persistance du ministère Giolitti. Nous avons dit que Giolitti, homme du Nord, protagoniste des intérêts et des affaires du Nord, a profité de sa longue dictature pour tenter l'asservissement du Midi. Les préfets giolittiens ont été les agents de cette corruption politique organisée. La représentation elle-même était faussée par l'appui accordé par le gouvernement, tantôt à droite, tantôt à gauche, uniquement en raison des personnalités et de leur dévotion aux volontés de Giolitti.

Cet essai d'asservissement du Midi par une bande de politiciens est l'une des raisons pour les quelles la guerre de 1915 fut, dès le début, si populaire de Naples à Catane. La guerre était faite contre la volonté, contre le pouvoir de Giolitti; c'était un acte de libération dans le domaine de la politique intérieure aussi bien que dans celui de la politique extérieure.

La question du Midi a un double aspect. Le Midi se plaint, d'une part, d'être la victime d'une inégale répartition des travaux publics, routes, cours d'eau, chemins de fer, entravant le développement de la population. Et d'autre part, il souffre de ne voir point étendre au travail agricole les mesures de législation ouvrière votées par le Parlement. Mais si le Midi se trouve, vis-à-vis des autres provinces d'Italie, dans une situation d'infériorité, cela tient à un grand nombre de causes très diverses. On a pu dire que le Midi était naturellement pauvre, parce qu'il manque de mines pour l'industrie, d'eau pour l'agriculture et que sa population est menacée par la fièvre malarique.

Mais la pauvreté du Midi procède aussi du fait des hommes et notamment des régimes politiques qu'il a subis et qui ont laissé après eux une situation matérielle et morale déplorable. En Sicile, le régime des latifonds a survécu à l'abolition des grandes propriétés ecclésiastiques. La domination bourbonnienne, dans sa crainte de voir grandir le capitalisme avec l'industrie, avait permis la formation d'une plèbe paresseuse et mendicante, surtout dans les grandes villes, comme Naples ou Palerme. L'absence de bourgeoisie industrielle ayant empêché l'existence des luttes de classes qui assainissent le corps social, la mentalité politique est restée, dans la petite bourgeoisie, très basse, vénale et servile. Les gouvernements qui se sont succédé depuis 1876 ont fait peu de chose pour porter remède à ces plaies morales. Au contraire, comme l'avouait en 1902 le président du conseil Zanardelli, les ministres ont profité de cette dépression morale, "pour consolider leur position administrative". Et M. Nitti, grand expert en matière de politique méridionale, note que "l'Italie du Midi a été considérée comme le pays destiné à former les majorités ministérielles. Les préfets n'y ont quasi d'autres fonctions que de faire les élections".

Il serait injuste de dire qu'à cette indifférence pour les conditions morales du Midi, ait correspondu une égale incurie pour ses plaies matérielles. On s'en est préoccupé, surtout depuis 1901. Selon des chiffres cités par M. Bonnefon Craponne, dans son *Italie au travail*, le gouvernement a consenti de gros sacrifices financiers pour l'amélioration de la partie méridionale du pays. On a reboisé, canalisé les eaux, établi des institutions de crédit et de prévoyance. On a lutté contre les maladies et contre l'ignorance. En quarante-six ans, on a dépensé 111 millions pour la bonification des terres; 53 millions en ont été consacrés au Midi. On a fait, dans le Midi, pour 280 millions de travaux de voirie, cependant qu'on n'attribuait aux routes du Nord qu'un budget de 174 millions. Mais les différentes lois qui ont été votées pour la Sicile, pour les Pouilles, pour la Basilicate, n'étaient que des mesures partielles et leur insuffisance à apporter une aide réelle aux maux du Midi ne tarda pas à se vérifier.

En outre, la politique italienne a eu le tort de considérer, comme une panacée, les dégrèvements fiscaux.

Sans doute, dans une certaine proportion, les régimes de faveur en matière d'impôt étaient légitimes et nécessaires pour le Midi. **On a fait la remarque que "tandis qu'en France et en beaucoup d'Etats en progrès, les régions les plus pauvres reçoivent plus qu'elles ne donnent, en Italie, ce sont les régions les plus pauvres qui donnent plus qu'elles ne reçoivent"** (grassetto mio). Mais ces dégrèvements fiscaux n'étaient que de faibles soulagements et n'empêchaient point la situation d'empirer en se perpétuant.

La question devait être envisagée de plus haut. La guérison du Midi ne peut procéder que d'une transformation générale de la politique douanière, d'un bouleversement complet du régime des

latifonds siciliens, d'une sage répartition des travaux publics et d'une diffusion plus large de l'instruction, surtout professionnelle.

“L'agriculture, disent justement King et Okey, est maintenant, et est probablement destinée à rester, la base de la vie du Midi. Il lui faut du sucre à bon marché, de meilleures semences, de meilleures races de bétail, et une augmentation de la demande de ses produits sur les marchés étrangers. Mais les hauts tarifs protecteurs le rendent esclave des intérêts des industries du Nord et arrêtent l'afflux des produits extérieurs plus solides et à meilleur marché”.

La question des latifonds a évidemment peu de chances d'être résolue tout d'un coup. Mais elle est essentielle et les théoriciens les plus autorisés du problème méridional insistent à bon droit sur la nécessité d'une transformation progressive du régime de la propriété.

Quant aux travaux publics, on s'en préoccupe, certes.

Récemment l'aqueduc des Pouilles a été inauguré.

C'est l'un des plus considérables parmi les travaux publics de l'Europe entière. Mais il reste encore beaucoup à faire, et surtout à pourvoir aux communications intérieures des provinces, de village à village, par la création d'un réseau ferré et d'un système rationnel de routes.

L'analphabétisme, qui fait du Midi la partie la plus ignorante de toute l'Italie, doit être énergiquement combattu par l'organisation de l'instruction publique.

Particulièrement digne d'attention est l'instruction agricole proprement dite. Et, par delà l'enseignement, l'organisation de la population elle-même par les comices agraires, les cantines sociales, les coopératives, etc..

Pour tout cela, le gouvernement peut faire beaucoup. Mais l'initiative privée a aussi une grande oeuvre à accomplir, et une association comme celle qui s'est constituée, en 1910, pour maintenir par une action continue et méthodique, l'élan de généreuse solidarité qui se manifesta dans tout le pays après le tremblement de terre de 1908, peut être de grande utilité.

L'oeuvre de cette *Association pour les intérêts du Midi de l'Italie* (ANIMI, NdR), présidée par le sénateur Léopoldo Franchetti, un septentrional de grand coeur et de haute intelligence, a porté sur tous les problèmes dont se compose la question du Midi. Pour remédier à l'analphabétisme, elle a créé des asiles d'enfants, des bibliothèques populaires circulantes, des écoles techniques de diverses natures. Pour aider au relèvement économique, elle s'efforça d'introduire dans les habitudes de culture des procédés plus scientifiques, elle organisa un précieux service d'assistance comptable, prit l'initiative d'une série de coopératives d'agriculteurs et de pêcheurs ...

La question du Midi, ainsi pratiquement conçue, a toujours trouvé en Salvemini un documenteur précis et un actif propagandiste. Il voit, en effet, dans l'amélioration des provinces du Sud, un moyen de cimenter davantage l'union nationale. Ce régionaliste est un patriote, persuadé que le corps de la nation ne peut être vigoureux et sain, que si la force collective est répartie dans tous ses organes, dans toutes ses provinces.

Porter remède aux maux dont se plaint le Midi, c'est accomplir, à son avis, un acte de justice, certes, mais c'est aussi fortifier toute l'Italie – moralement et matériellement.

La guerre n'a fait qu'aggraver la situation du Midi.

En effet, tandis que le Nord industriel trouvait dans la production du matériel de guerre une source de revenus, le Midi agricole voyait se fermer la frontière des pays où il exportait naguère ses produits. La Chambre italienne a été sensible à cette ag-gravation et, lors du vote de l'exercice provisoire de juillet 1917, a adopté un ordre du jour proposé par plus de cent députés, dans lequel on peut lire que “le problème du Midi a été considéré à juste titre comme un problème national et que cette appréciation a été confirmée par les régions et par les hommes du Nord de l'Italie” et que, “confiante dans le ministère national, la Chambre l'invite dès à présent à étudier et à réaliser, avec l'aide des énergies locales, les mesures les plus vigilantes au bénéfice du Midi, en donnant une plus grande impulsion à l'exécution des lois spéciales et en favorisant par tous les moyens, la production agricole, le crédit agraire, la petite propriété, les bonifications, les aqueducs, les irrigations, les travaux publics, les services d'automobiles, l'instruction primaire, agricole et professionnelle”. La manifestation est significative et démontre l'importance persistante de la question; on peut toutefois, quant à ses résultats, rester sceptique et croire que la question du Midi est encore pour longtemps

l'un des problèmes majeurs de la politique intérieure de l'Italie.

Salvemini et le suffrage universel.

On comprend mieux, après ces explications, les raisons qui déterminèrent Salvemini à se rallier au suffrage universel. Non seulement son instinct démocratique l'y poussait, mais son dévouement aux intérêts des paysans du Midi lui en indiquait l'impérieuse nécessité.

Le prolétariat du Midi, dépourvu d'écoles, était par le fait de son analphabétisme, exclu presque tout entier de l'exercice du droit de suffrage. En revanche, les ouvriers du Nord, plus instruits, étaient admis au vote et paraissaient satisfaits du régime électoral. Salvemini, persuadé de la valeur éducative du suffrage universel, convaincu que l'attribution à tous du droit de vote, était pour le Midi à la fois justice et profit, fut un des plus ardents à réclamer la réforme et à organiser, à son propos, une propagande systématique. Il pensait avec raison que dans ce pays où les moindres gens du peuple ont le sens des affaires publiques, le goût inné d'en discuter, et la faculté de les apprécier avec un jugement clair, même lorsqu'ils sont incapables de lire eux-mêmes un journal, le suffrage universel permettrait mieux la consultation de la nation qu'un système électoral restreint. Il y voyait, d'autre part, le moyen de rendre au Midi dédaigné une saine et légitime part d'influence.

Toutefois, au début, il fut peu écouté. Même dans les milieux socialistes, il trouva de l'indifférence, parfois de l'hostilité. Il fut hué au congrès socialiste de Florence, en 1901, lorsqu'il réclama du parti une campagne vigoureuse pour le suffrage universel. Mais Salvemini n'est pas de ceux qu'on repousse aisément. Il continua sans trêve sa propagande.

Son infatigable ardeur rappelle la fougue organisatrice de Mazzini. Il créa partout des comités, prit partout la parole, écrivit cent articles, jusqu'en 1911, date à laquelle Giolitti inscrivit dans le programme ministériel la question du vote universel, faisant ainsi triompher la réforme d'une façon tout inattendue et dans un but de politique personnelle. Aussi Salvemini put-il craindre que le suffrage universel fût venu trop tôt, parce que déterminé par les nécessités d'une ambition parlementaire plutôt que par la volonté du peuple, et redouter qu'en de telles conditions la réforme ne portât point tous ses fruits. C'était, disait-il, un banquet servi à huit heures du matin.

Salvemini et la Patrie.

Salvemini sera l'un des historiens de la Triplice. Un volume dont il a donné la primeur à la *Revue des nations latines*, paraîtra incessamment sur ce sujet. Nul n'est mieux documenté, plus précis, plus ingénieux que le professeur florentin. C'est que cette histoire, il l'a vécue et que les événements récents ont presque tous confirmé les clartés qu'il en avait eues dès l'abord. En août 1914, il eut la coquetterie de publier tout un numéro de son journal l'*Unità*, composé d'articles parus en 1912.

La Triplice, au début, avait sa raison d'être. Mais c'était une alliance pour la paix. Et elle était conditionnée par l'amitié de l'Angleterre. Au jour où l'Angleterre s'éloigna de l'Allemagne, la Triplice devint pour l'Italie un non sens et un danger. Nous avons déjà rencontré pareille conception chez Barzilaï et Sonnino; nul ne l'a plus péremptoirement exposée que G. Salvemini.

Et depuis longtemps déjà. Depuis qu'un mouvement germanophile toujours plus accusé, accentué surtout dans les quinze ans avant la guerre, entraînait l'Italie, G. Salvemini fut du petit nombre de ceux qui entreprirent de lui résister. Il dénonça à ses compatriotes l'impérialisme allemand comme une menace pour l'Italie. Il prêcha la nécessité d'une alliance avec l'Angleterre et d'un rapprochement avec la France. L'oeuvre, aujourd'hui réalisée, de fraternisation latine, n'a pas eu, dans l'élite italienne, de meilleur et de plus constant ouvrier que lui.

En 1912, quand on parla du renouvellement de l'alliance, il se montra vivement adversaire de cette confirmation. La Triplice, disait-il, a eu son utilité historique; en 1882, l'Italie ne pouvait ne point la conclure, isolée qu'elle était, entre la France qui venait d'occuper Tunis, et l'Autriche qui voulait sa revanche.

Elle ne pouvait refuser l'alliance que lui proposait Bismarck - qui, soit dit en passant, n'a pas été sans prévoir cette conséquence de la politique africaine par lui conseillée à la France - sans s'exposer à une attaque de l'Autriche, et le comte Nigra a eu raison de dire que l'Autriche et l'Italie ne peuvent être qu'alliées ou ennemies.

En 1887, l'Italie ne pouvait pas ne pas renouveler l'alliance. L'amitié qui liait alors l'Allemagne et l'Angleterre la lui imposait: cette amitié pouvait même être considérée comme un renforcement du

caractère pacificateur à la Triplice, puisqu'à l'équilibre des forces sur terre, elle ajoutait l'équilibre des forces sur mer.

Mais la *Weltpolitik*, les ambitions coloniales allemandes, la déclaration par l'empereur que l'avenir allemand était sur l'eau, les armements maritimes sans cesse accrus devaient rompre l'accord de l'Allemagne et de l'Angleterre et pousser cette dernière à rechercher l'*entente cordiale* avec la France.

Dès ce moment, la Triplice était sans raison pour l'Italie. Elle devait s'en affranchir et rester maîtresse de ses sympathies. Elle devait elle aussi, et d'accord toujours avec l'Angleterre, se rapprocher de la France.

Idées qui nous paraissent aujourd'hui, simples et élémentaires, mais qui furent pendant longtemps méconnues. Salvemini, comme Barzilaï, resta pendant de longues années, isolé. Ils eurent le mérite de voir clair avant les autres. Mais ce furent leurs propagandes qui préparèrent lentement l'opinion italienne. Quand survinrent les événements de 1914, on s'aperçut qu'ils avaient raison, et grâce à eux, si les conversions furent brusques et enthousiastes, elles furent en même temps documentées et averties.

Salvemini, la guerre et la question italo-serbe.

Quelle que soit sa modestie, Salvemini aime à rappeler les n.os de l'*Unità*, du 7 et du 14 août 1914. Cet orgueil est légitime; ce sont là très probablement les premières publications en Italie en faveur de la guerre aux côtés des Alliés. Dès la déclaration de la guerre, avant même que l'Allemagne n'eût donné au conflit le caractère de férocité et de déloyauté qu'elle devait révéler au monde étonné, Salvemini comprit ce que bien d'autres ne devaient comprendre que longtemps plus tard, ce que les socialistes officiels n'ont pas encore compris, que c'était la lutte entre deux idéals, l'idéal de puissance et d'oppression militaire, l'idéal de liberté et de démocratie, en un mot rachèvement de la Révolution française.

La neutralité que venait de proclamer l'Italie lui parut une solution provisoire. Il était trop mazzinien pour ne pas se rappeler que "neutralité signifie annulation, renonciation. Les nations qui restent spectatrices inertes de guerres injustes et inspirées par l'égoïsme dynastique et national, ne trouveront, le jour où elles seront assaillies à leur tour, que des spectateurs" (2).

L'article de tête de l'*Unità* du 7 août 1914 est dédié aux socialistes qui venaient de s'enfermer dans le dogme étroit de la neutralité absolue. Qu'est-ce cela, demande Salvemini? "Le pacifisme absolu n'est pas une thèse socialiste. Le socialisme n'est pas la paix: il est la justice, avec la paix si possible, avec la guerre, interne ou externe, s'il le faut. Comment la violence qui paraît licite, et parfois même désirable, aux socialistes révolutionnaires, dans les conflits internes, peut-elle devenir condamnable, absolument, dans les rapports internationaux?"

Mais s'il est sensible aux idéalités de la guerre, s'il veut aller généreusement, intrépidement vers l'action, s'il prévoit et souhaite, dès avant la bataille de la Marne, l'intervention aux côtés des Alliés, ce n'est pas seulement par sentiment, mais encore par l'effet d'une claire vision de l'intérêt italien. Il démontre que même du point de vue de ce "sacro egoïsme" dont M. Salandra fera plus tard la règle de sa conduite, l'intervention est commandée. Et, circonstance digne de remarque, ce n'est point de la fraternité latine ni de l'amitié anglaise qu'il parle dans ce numéro de l'*Unità*: il va droit à l'un des problèmes les plus délicats et demande qu'on choisisse *entre une plus grande Serbie et une plus grande Autriche*.

Ainsi, dès le début, il pose la question italo-serbe.

Plus tard, lorsque notre ami Ugo Ojetti publie sa collection de brochures de propagande: *Problemi italiani*, il demande à Salvemini *Guerra o Neutralità?* et encore une fois Salvemini y parle courageusement de la Serbie.

Courageusement, parce que c'est l'une des questions les plus difficiles à traiter devant un public italien. La grande masse n'en a qu'une connaissance confuse; elle ne va pas au delà d'une vague méfiance à l'égard des Serbes, et spécialement des Serbes rêvant d'une plus grande Serbie ou Yougoslavie, rivaux possibles sur l'Adriatique. En général, les Serbes et leurs ambitions ne sont pas

2 Cf. plus loin, dans l'étude sur Enrico Corradini, une citation plus complète de Mazzini.

sympathiques aux Italiens. Comment décider ceux-ci à se battre pour ceux-là? Les ranger aux côtés de la France ou de l'Angleterre, fort bien; mais aux côtés de la Serbie?

Les exceptionnels malheurs de cette nation interdisaient naturellement à la générosité italienne d'en parler défavorablement, mais ce silence n'était pas de l'affection et si la Serbie d'alors paraissait digne de pitié, n'aurait-on pas à se plaindre de la Serbie de demain?

Ceux qui gardaient cette inquiétude étaient nombreux et cette inquiétude inavouée fortifiait l'opinion neutraliste.

Salvemini s'attacha à démontrer que l'Italie n'avait rien à craindre d'une plus grande Serbie, et que tout au moins la Serbie, même agrandie, était une voisine préférable à l'Autriche renforcée qui serait la conséquence du triomphe du bloc austro-germanique. A ceux qui parlaient du péril panslave, il répondait que les nations des Balkans avaient appelé la Russie à leur aide pour se délivrer des Turcs ou des Autrichiens, mais qu'elles ne s'étaient jamais inféodées à l'impérialisme russe. Il citait en exemple la Bulgarie. Comme les événements qui ont suivi lui ont donné raison! Aidons les Serbes, disait-il, et nous en ferons des amis. Le 21 mai 1915, l'*Unità* publiait un grand article en faveur de l'amitié italo-yougoslave.

L'Italie intervint dans le conflit européen sans que cette question italo-serbe reçût de solution, - de solution officielle, tout au moins, car je crois Sonnino trop prudent et trop averti pour ne pas y avoir songé, dès les accords passés avec l'Entente en avril 1915, - et depuis. Mais elle n'a cessé de peser, de façon pénible, sur l'opinion italienne. Le gouvernement, sans faire connaître son avis a laissé les nationalistes de Rome et de l'étranger revendiquer bruyamment la Dalmatie, tandis que la censure était sévère pour ceux qui, comme Salvemini, défendaient l'opinion contraire.

L'*Unità* n'en poursuivit pas moins sa campagne, avec ténacité et vaillance. Son directeur voulut la conciliation italo-serbe, en dépit des prétentions des uns et des autres, il défendit la solution démocratique contre tous les impérialismes. Car n'oublions pas qu'il y a aussi un nationalisme serbe. Les malheurs de la Serbie n'ont point abattu sa fierté, et se sentant soutenue par la France et par l'Angleterre, elle a aussi ses extrémistes.

A Genève, à Paris et à Londres, on a entendu des déclamations mégalomanes qui allaient directement à rencontre des plus légitimes aspirations de l'Italie.

Inutile de dire combien ces exagérations rendent difficile la tâche d'un Salvemini et de ceux qui, pour assurer l'amitié italo-yougoslave, iraient jusqu'à renoncer à toute prétention sur la Dalmatie. Ainsi se perpétue l'ardeur des vieilles haines que l'astucieuse Autriche sut allumer sur cette rive adriatique entre Italiens et Slaves, pour maintenir sa domination. Vieilles haines funestes aux uns et aux autres, périlleuses pour l'Europe même.

A les éteindre, à ruiner les espérances qu'y met encore l'Autriche, à assurer un rapprochement dont une opinion éclairée pourra connaître et approuver les raisons, la bonne volonté de Salvemini travaille, et si elle a été jusqu'à présent peu encouragée, elle n'en est que plus vaillante et plus digne de respect.

Il semble d'ailleurs que les conférences de Paris et de Londres d'août 1917 aient orienté le problème vers des solutions de conciliation.

Dans ce numéro de l'*Unità* du 7 août 1914 dont j'ai parlé, une note disait: "Si, comme nous le souhaitons, les événements nous amènent à une intervention armée de l'Italie pour la cause des nations et de la démocratie, chacun de nous fera son devoir". Ce n'était point là une fanfaronade creuse. Il n'en est point chez un Salvemini.

Dès la déclaration de guerre, il fut parmi les volontaires des armées d'Italie, malgré son âge. Il participa à la lutte, en qualité de lieutenant d'infanterie, dans les tranchées entre San Martino et Sei Busi, l'un des endroits les plus meurtriers de la dure route de Trieste.

Il était parmi les gens du peuple, parmi ceux-là qu'il a toujours défendus: "Je n'ai jamais été si heureux, écrivait-il, d'avoir voulu le suffrage universel".

Mais il avait trop présumé de ses forces et après quelque temps de dure campagne, il fut réformé. Rentré à Florence, il fit reparaître, d'accord avec M. de Viti di Marco, l'*Unità* dont la publication avait été suspendue pendant son service militaire, et devint un collaborateur assidu de la *Revue des nations latines*.

La parole et la plume sont les seules armes qui restent à qui ne peut porter le fusil, mais ce sont des armes encore et le devoir est de les employer au mieux. Cette compréhension d'un devoir envers les autres hommes, qui a fait de G. Salvemini un combattant inlassé, je pense bien qu'elle lui vient directement de Mazzini.

Traduzione

Torino inaugurò, nel luglio 1917, un monumento a Mazzini. In questa Italia dove la furia statuarica è senza uguale, un altro monumento non è un evento. Eppure lo noto come un segno i tempi. La gloria di Mazzini era un po' superata.

La guerra lo ha reso sorprendentemente attuale e ho potuto seguire l'andamento di questo ritorno a Mazzini. Sempre di più, i contemporanei chiedevano consiglio all'antenato. Sempre di più, i suoi insegnamenti si ripetevano con lo stupore di vederli adattarsi quindi esattamente al presente. E quasi sempre quelli che lo sostenevano erano i più nobili ed i più generosi. In loro brillava, come una fiamma e una chiarezza, che è davvero più puro e più alto nell'anima italiana contemporanea. Se dovessi definire Gaetano Salvemini in una parola, direi che è un mazziniano. E questo, per me, significherebbe un bel pezzo di lode. Mazziniano lo è a diversi titoli. Primo, più di ogni altro italiano, studiò la vita e il pensiero di Mazzini, e sempre un fervido moto di ammirazione è un segno di somiglianza tra l'ammiratore e l'ammirato e agisce per desiderio di imitazione. Poi, perché a differenza dei nazionalisti il cui realismo studieremo in seguito, egoista e arido, concede a tutte le forze sentimentali il loro valore e concepisce l'amore per la nobiltà solo in termini dell'umanità. Mazziniano infine, dalla severa probità della sua vita pubblica e della sua costante preoccupazione di illustrare con i fatti le sue parole, volere la realizzazione di l'idea sostenuta qualunque sia il prezzo che egli deve pagare.